



Ouverture du colloque AUF-FME
Discours de Jean-Marc Ayrault,
Président de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage
7 novembre 2022
Dakar

Monsieur le recteur, cher Ahmadou Aly MBAYE, qui nous accueillez dans les locaux de cette université Cheikh Anta DIOP dont le nom résonne bien au-delà de Dakar chez tous ceux qui ont l'Afrique et le savoir au cœur,

Madame la vice-rectrice de l'Agence universitaire de la francophonie, chère Marie-Nathalie LEBLANC,

Mesdames et messieurs les chercheuses et les chercheurs qui êtes venus parfois de loin pour participer à ce colloque,

Mesdames et messieurs,
Chers amis,

Ce n'est pas sans émotion que je m'exprime aujourd'hui devant vous, pour ouvrir ce colloque « *La recherche sur les esclavages dans le monde : un état des lieux* » que la Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage que je préside organise avec l'Agence Universitaire de la Francophonie.

Je suis ému tout d'abord de retrouver Dakar quatre ans après ma dernière visite. C'était à la fin 2018, pour l'inauguration du Musée des Civilisations Noires, où nous serons ce soir. Je remercie son directeur Hamady BOCOUM de nous y accueillir.

Après deux années de pandémie qui nous ont éloigné les uns des autres, je suis heureux d'être avec vous aujourd'hui, non plus à distance mais bien ici en Afrique, où nous nous retrouvons autour de cette histoire complexe que nous avons en commun.

Alors que notre époque voit s'ériger plus de murs que de ponts, alors que le racisme, le nationalisme, les extrémismes s'expriment sur tous les continents et dans tous les cénacles, même au sein de l'Assemblée Nationale française la semaine dernière, nous avons besoin de moments de rassemblement comme celui-ci.

D'abord parce qu'ils célèbrent le savoir, la rigueur, la nuance à un moment où c'est plutôt l'ignorance, la simplification et les polémiques qu'on entend.

Ensuite parce que ce moment de réflexion partagée est à l'image de l'histoire qui nous rassemble aujourd'hui : internationale et transocéanique. Tout au long de ces trois jours, au gré des interventions, nous allons voyager entre l'Afrique, l'Europe et les Amériques, dans un dialogue sans frontières qui reflète à la fois la vitalité de la recherche sur l'esclavage au sein de la francophonie, mais aussi la profondeur de l'empreinte que l'esclavage a laissée sur tous les continents.

Cette empreinte ne pourra jamais être effacée. L'histoire de l'esclavage et de la colonisation a déplacé des millions d'êtres humains, et changé à jamais leur destinée et celle de leur descendance. Elle a donné naissance de nouvelles sociétés, à de nouvelles manières d'être ensemble. Elle est aussi à la base d'inégalités de toutes sortes, et j'affirme aujourd'hui que le débat sur la manière de réparer ces conséquences d'un passé d'injustices est non seulement légitime mais qu'il est nécessaire.

Ce débat est légitime parce que les effets de ce passé continuent à se faire sentir, ici en Afrique comme là-bas, en Europe, aux Amériques, dans l'Océan Indien, et que ces effets ne sont pas sans lien avec les enjeux contemporains les plus vitaux, notamment les enjeux environnementaux, et je dis cela alors que je serai à Saint-Louis dans quelques jours, une ville née de la colonisation il y a plus 350 ans et qui pourrait disparaître à cause du réchauffement climatique lié aux activités humaines des derniers siècles.

Ce débat est nécessaire parce qu'il n'y a pas qu'une manière d'envisager la réparation des blessures du passé. La réparation de quoi ? La réparation à qui ? La réparation comment ? La réparation dans quel but ? A aucune de ces questions il n'y a de réponse simple, mais toutes ces questions méritent d'être posées et discutées, dans une discussion qui doit être portée au niveau mondial, et ce colloque fait lui-même partie de cette discussion.

Car l'un des premiers actes de réparation, c'est la reconnaissance. C'est le partage de la connaissance.

C'est ce qui fonde la mission de la Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage. C'est ce qui justifie son existence : faire connaître cette histoire, en faire comprendre les héritages, travailler à ce que la compréhension de ce passé nous aide à nous rassembler, tous ensemble, plutôt qu'à nous diviser.

Voilà aussi pourquoi je suis ému, au moment d'ouvrir ce colloque. Parce qu'il y a quatre ans lorsque j'étais venu, la Fondation n'était encore qu'un projet, et qu'aujourd'hui elle existe, elle a la capacité d'organiser avec l'AUF un événement tel que celui-ci, et parce que cet événement se déroule ici, en Afrique.

Ce colloque est le premier événement que la FME organise hors de France, et nous avons voulu que cette première se passe en Afrique, et nous avons voulu qu'elle soit un événement international.

Pourquoi en Afrique ?

Parce que c'est en Afrique que s'est nouée cette histoire tragique : la traite atlantique, la déportation de près de 13 millions d'hommes, de femmes, d'enfants, pour servir ce système économique inhumain que fut la première mondialisation.

Mais aussi parce que nous voulions montrer que, aujourd’hui, la recherche sur cette histoire est aussi en Afrique, et que ici à Dakar, comme à Maroua , à Brazzaville, à Ziguinchor, à Nouakchott, à Lumumbashi, et j’en oublie, on dialogue avec le monde pour faire avancer la connaissance.

Nous entendrons tout au long de ces deux jours des intervenantes et les intervenants qui travaillent dans ces universités, et qui échangeront avec d’autres chercheuses et chercheurs qui travaillent au Canada, aux Etats-Unis, en Royaume-Uni, au Danemark, en France, dans l’Hexagone comme aux Antilles et en Guyane.

Faciliter ces échanges, soutenir la recherche dans l’espace francophone, valoriser et diffuser ses travaux le plus largement possible, aider la francophonie scientifique à exister au niveau international et à attirer des étudiants dans le monde entier, c’est la mission de l’Agence universitaire de la francophonie, et c’est pourquoi il était logique que la FME et l’AUF s’associent dans une convention dont ce colloque est la première traduction.

Je tiens à remercier l’AUF pour son engagement dans ce partenariat : vous-même, chère Marie-Nathalie LEBLANC, qui représentez aujourd’hui le recteur Slim KHALBOUS, mais aussi toutes les équipes de l’Agence, et plus particulièrement Ouidad TEBBAA, la directrice régionale Afrique de l’Ouest, et Jean-François LANCELOT, le directeur des réseaux de l’AUF.

Si ce colloque international est le premier que la Fondation organise hors de France, il n’est pas le premier sur ce sujet. Il s’inscrit même dans la ligne d’autres événements qui depuis plusieurs décennies voient régulièrement les chercheurs du monde dialoguer pour comprendre le phénomène de l’esclavage.

Je pense par exemple au grand colloque de juin 2006 à Paris, qui avait pour titre « Recherches francophones sur les esclavages et les traites », qui a eu un rôle fondateur pour développer les liens entre les chercheurs des Amériques, d’Afrique et de l’Europe sur ces questions. Plusieurs institutions ou initiatives sont nées de cet événement, comme le CIRESC ou les réseaux EURESCL et SLAFNET.

L’histoire de la recherche est ainsi rythmée par des dates qui sont devenues des jalons, parce qu’elles marquent l’ouverture de nouveaux chantiers, et je forme le vœu que ce soit aussi comme cela qu’on regarde cet événement dans 15 ou 20 ans.

Je crois que les conditions sont réunies pour que cela soit le cas. Le programme de ces deux jours témoigne en tout cas, par la variété des thèmes abordés, de l’ambition qui sera la nôtre dans la suite de nos travaux.

En six séquences, nous circulerons entre les continents, entre les époques, entre les approches – il sera question d’histoire, naturellement, mais aussi d’archéologie, de musique, de mémoire, de sociologie, d’économie, de littérature... Il sera question de l’histoire de l’esclavage et de ses héritages, de patrimoine matériel et immatériel, de transmission et d’enseignement.

Il sera aussi question DES esclavages, comme le titre de notre colloque le souligne. Car si j’ai essentiellement parlé de l’esclavage colonial jusqu’à présent, je n’ignore pas que le phénomène de l’esclavage est bien plus large.

L'esclavage est une forme d'exploitation économique du travail humain, en même temps qu'une forme d'organisation de la société dont les manifestations sont diverses.

Elles ne se réduisent pas à la période qui va du 16^{ème} au 19^{ème} siècle dans les empires coloniaux européens. Il y a d'autres formes d'esclavage, notamment ici en Afrique. Des formes qui pour certaines continuent de perdurer – je pense à l'esclavage par ascendance, par exemple.

Leur existence, et leur persistance, nous rappellent combien sont diverses les manifestations du déni d'humanité, de ce mécanisme par lequel certains groupes humains se retrouvent mis en marge de la société, assignés aux travaux les plus pénibles ou les plus dégradants, marqués de cette « macule » dont on affuble celles et ceux qui sont réduits en servitude, ainsi que leur descendance.

Je sais combien ces questions sont importantes aux yeux d'Ibrahima THIOUB qui a beaucoup travaillé dessus. Il fut le recteur de cette université, et il est aujourd'hui un membre actif du conseil scientifique de la Fondation. Je tiens à le remercier pour son engagement.

Réfléchir sur l'esclavage, c'est prendre conscience de l'universalité de ce phénomène. Une universalité dont le corollaire est l'universalité de l'espèce humaine, qui fonde le combat pour la liberté, pour l'égalité et contre toutes les servitudes, partout sur la planète. C'est aussi cela qui nous guidera tout au long de ces deux journées de réflexions et de partage.

Mesdames et Messieurs, chers amis,

Au moment de conclure ce propos, je veux partager avec vous le souvenir de deux personnes, qui, chacun à leur manière, ont été des précurseurs de ce que nous faisons aujourd'hui.

Le premier est un enfant de Rufisque, dont j'ai récemment honoré la mémoire à Nantes. Je veux parler de Boubacar Joseph NDIAYE. Cet ancien combattant de l'armée française a été pendant plus de 40 ans le conservateur de la Maison des Esclaves de Gorée.

Pendant des décennies, il a fait de cet endroit le lieu symbolique du départ sans retour des captives et captifs arrachés à l'Afrique à l'époque de la traite transatlantique.

Et si Gorée est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, si encore aujourd'hui l'île accueille des visiteuses et des visiteurs du monde entier venus méditer sur cette grande déchirure dans notre histoire, si tous les jours on y voit passer des groupes scolaires, c'est à Joseph NDIAYE qu'on le doit.

Il n'était pas historien. Son combat était celui de la mémoire. Mais ce combat a été essentiel pour la reconnaissance de l'importance de Gorée, pour la préservation de ce lieu et pour le message de fraternité qu'il partageait à chacune des visites qu'il conduisait.

C'est pourquoi je suis heureux qu'aujourd'hui une rue porte son nom dans la ville de Nantes, au quartier de la Prairie-au-Duc.

L'autre personne que je veux évoquer aujourd'hui, c'est Jean-Claude WILLIAM. Il était professeur de sciences politiques. Il avait présidé l'université des Antilles et de la Guyane. Il avait été un pilier du

Comité Scientifique International de la « Route de l'esclave » de l'UNESCO que vous avez créé, cher Doudou DIENE.

Il nous a quitté il y a deux ans. Mais auparavant, il avait joué un rôle dans la création de la Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage. En 2018 en effet, il avait présidé l'un des groupes de travail qui avaient aidé à définir le projet de la future Fondation.

Jean-Claude WILLIAM était martiniquais. Il appartenait à la vaste diaspora afro-descendante issue de la traite coloniale. Mais il était également un enfant d'ici. Car il avait fait ses études à Dakar, où son père était administrateur colonial, et il avait été pour vous un camarade de classe, cher Doudou DIENE.

Son histoire raconte les mille connexions que cette histoire partagée a suscitées, de part et d'autre des océans. Des connexions qui nous ont aussi donné l'amitié entre Léopold SEDAR SENGHOR, Aimé CESAIRE, Léon-Gontran DAMAS. Des connexions qui continuent d'inspirer les artistes d'aujourd'hui, celles et ceux qui rêvent à l'Atlantique Noir de Paul GILROY, celles et ceux qu'on a pu découvrir cette année à la biennale de Dakar.

Ces connexions, j'espère que nous allons les réactiver à notre tour ces deux jours, et je me réjouis de les partager avec vous.

Je vous remercie.